

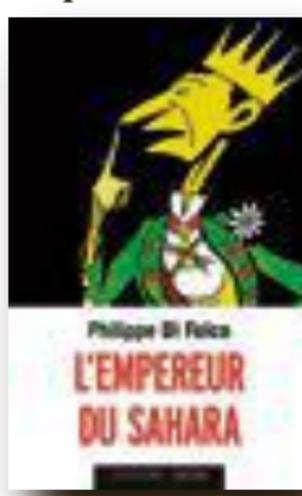


## LES YEUX DANS LES POCHEES

FRANÇOIS ANGELIER

CERTAINS S'ÉPRENNENT DE BONAPARTE, d'autres se prennent pour lui, à tout le moins se grisent d'un rêve impérial. Tel fut Henri Jacques Lebaudy (1868-1919), yachtman, sorcier boursier, fugace « Napoléon des dunes » et le plus chimérique excentrique de la Belle Epoque. Fils d'un sucrier multimillionnaire, ogre immobilier doublé d'un agioteur de génie – et d'une dame patronnesse au cœur d'or et à la cassette bienveillante –, il s'échine tout d'abord à se faire un prénom, misant sur une mine d'argent péruvienne, opérant au Transvaal et rêvant au Transsaharien.

Le coup de gong du destin retentit en 1902, quand un aventurier américain lui expose les ressources en nitrate et en phosphate de la zone du cap Juby, entre Sahara,



Sud marocain et Mauritanie. L'année suivante, prenant fait et cause pour ces arpens de sable, sans soutien, il embarque sur le yacht *Frasquita* avec la future impératrice, Augustine Dellièvre, théâtreuse de l'Ambigu-Comique, et des marins-soldats. Jacques mise tout sur cette opération qui, outre lui assurer

un nouveau triomphe financier, fera de lui Jacques I<sup>er</sup>, empereur du Sahara, et non le fils Lebaudy, dont l'allure de clergyman inhibé flanqué d'un parapluie triste à faire pleuvoir l'avait rendu célèbre.

L'affaire, entre riposte des tribus, inquiétude des puissances coloniales et déconfiture financière, tourne court. Le couple impérial entame une cavale en Europe puis aux Etats-Unis, où Jacques I<sup>er</sup> se lance dans le western financier qui, merveille, le fait quatre fois plus riche. Retiré à Long Island (Etat de New York), il sombre dans la mégalomanie. Tombée de rideau le 11 janvier 1919, quand Augustine, lasse de voir ses meubles hachés menu par Sa Majesté, sonne la fin du show de quatre balles de Browning. Imaginez Michael Bloomberg, ex-maire de New York, revu par Paul d'Ivoi, ou Jules Verne à Wall Street, et vous serez dans le vrai avec cette saga inouïe de Philippe Di Folco.

POUR DIRE LEUR FAIT AUX DESPOTES, mieux vaut l'anonymat. Dont acte, avec ce



mystérieux *Le Tyran*, traduit du latin et paru à Londres en 1870, où se tente une définition du despotisme – « *Ambitieux de gloire, il fera de la nation un instrument de guerre* » – et de sa vision sociale: « *Les citoyens ne sont plus que comme les ouvriers d'un vaste atelier, où le maître a réparti le travail de telle*

*sorte que chacun d'eux ne doit voir qu'une pièce de la machine, dont il ne connaîtra pas l'ensemble, et qu'il n'a pas besoin de connaître.* »

PARUES DANS « LA NACION » de Buenos Aires en 1978, ces pages intimidantes de l'écrivain Ernesto Sabato (1911-2011),



écrites en pleine dictature militaire, opposent à ce qui fut un enfer sociopolitique le calme souverain et la pondération méthodique d'un sage dont les arguments s'enchaînent avec une rigueur sereine et implacable. Le futur président de la commission d'enquête sur les disparus démonte ainsi l'aberrante

obsession pour une menace révolutionnaire perçue comme un stigmaté satanique. Prônant la liberté et la dignité personnelle comme fondement social premier, il milite pour l'acceptation des « *furies* » tapies dans toute communauté humaine ainsi que pour une critique sociale érigée en sacerdoce, vantant « *cette vigueur qui ne s'empare que des peuples qui ont exposé leurs pires défauts à la lumière* ». ■

► **L'Empereur du Sahara,**

de Philippe Di Folco,

Lexio, « Histoire », 304 p., 9,50 €.

► **Le Tyran, anonyme,**

Allia, « La très petite collection », 80 p., 7 €.

► **Censure, liberté et droit à la divergence,**

d'Ernesto Sabato,

traduit de l'espagnol (Argentine)

par Thomas Bourdier,

R & N éditions, 56 p., 10 €.